



DORDRECHT

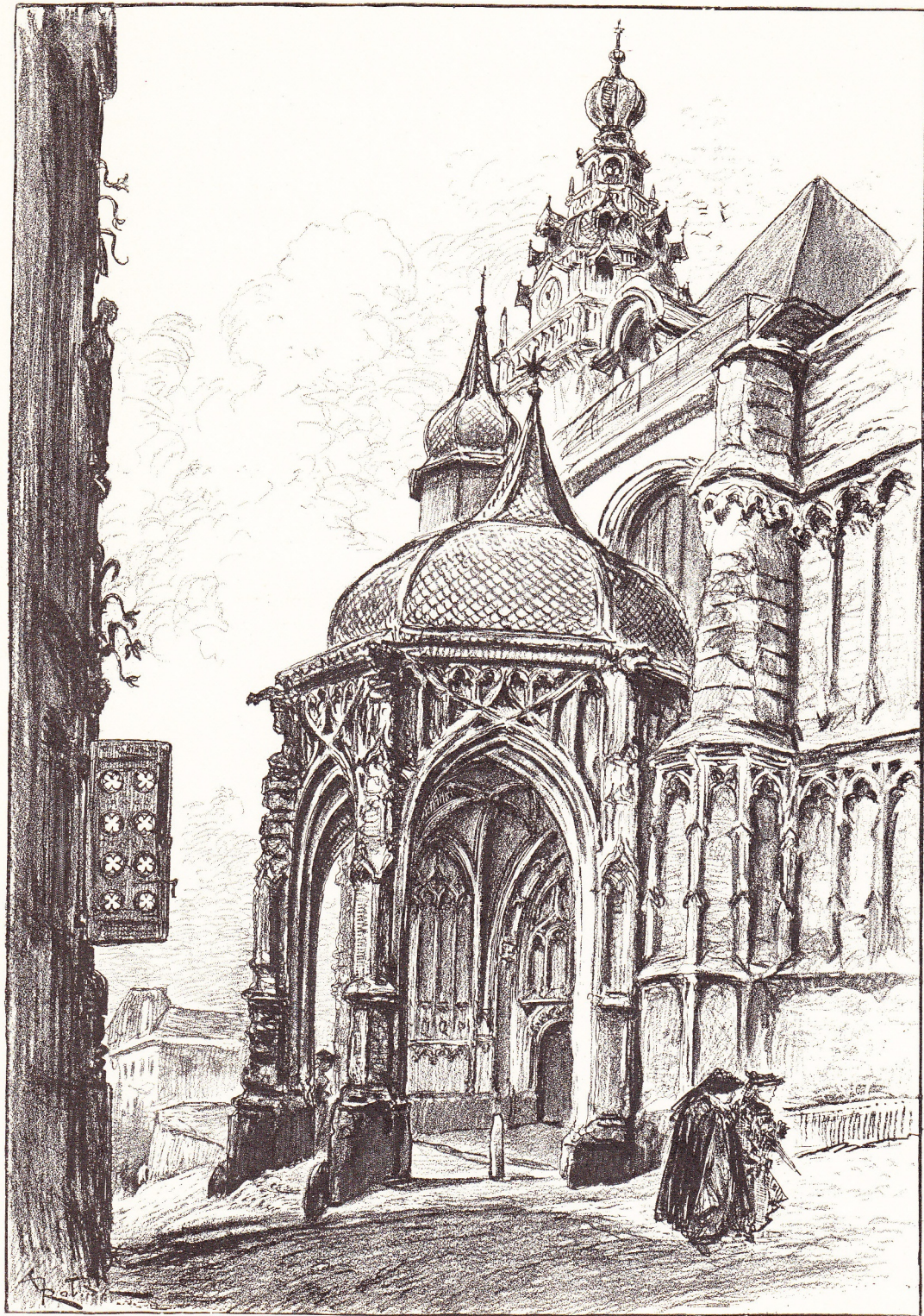
XVIII

NIMÈGUE. — DORDRECHT

DUSSELDORF. — LES PLAINES. — FUMÉES D'USINES. — L'ENTRÉE EN HOLLANDE.
— LA COLLINE DE CHARLEMAGNE. — RUINES DU WALKENHOF. — CANAUX,
BARQUES ET MOULINS. — MOULINS, BARQUES ET CANAUX.

La plaine, toujours la plaine, de plus en plus basse. C'est fini : après les Siebengebirge, les Sept-Montagnes de Siegfried et de Roland, en avant de Bonn, les derniers sommets pittoresques chargés de forêts et de burgs, le Rhin ne revoit plus de montagnes. Après Cologne et ses flèches gothiques, il arrive à Dusseldorf, et ses horizons si plats s'embrument encore dans la fumée des usines.

Dusseldorf, cette ville d'art, un des centres artistiques de l'Allemagne, n'est justement pas d'aspect très séduisant ; elle est tout à fait moderne, malgré son âge, dépourvue d'originalité et de ce *noyau historique* qui fait passer les modernités sans saveur. En dehors des rues modernes qui sont les mêmes partout, et qu'on ne peut distinguer les unes des autres, qu'y voir ? Une grande place avec un hôtel de ville, édifice important dont le haut pavillon central, d'une bonne silhouette, se dresse derrière la statue équestre de l'Électeur Palatin Jean-Guillaume, une belle tête sous une opulente perruque. Et ensuite, des églises sans grand intérêt, la façade de



NÎMÈGUE. — PORCHE DE LA GRANDE ÉGLISE

la ville sur le Rhin chargé de bateaux; et ce serait tout, si l'on ne comptait pas les musées et les galeries.

Le Rhin file maintenant à travers le district industriel d'Elberfeld, Krefeld, Barmen, Essen, Duisbourg, l'immense usine où rugissent, halètent et grincent les géants de fer et d'acier, maîtres actuels du pays, remplaçant les gnomes de Rübezahl; il poursuit sa route coupant les vastes territoires où l'industrie conquérante dresse ses places fortes, dans l'infernal fracas, les tourbillonnements de vapeurs, et le rouge flamboiement des hauts fourneaux, des fonderies et des aciéries.

C'est près d'ici, derrière ces fumées de la bataille industrielle, qu'Hermann ou Arminius, le héros national, amenant les tribus germanes à la bataille contre le Romain, écrasa les légions de Varus, et que Civilis, un demi-siècle après, recommença la lutte.

Près de la frontière hollandaise, le Rhin laisse à gauche, ou plutôt il délaisse sur un bras abandonné, Clèves, vieille cité où la très haute tour de Schwanenburg — *château du Cygne* — se mire dans l'étang de Lohengrin.

C'est là que le chevalier Lohengrin arriva sur un esquif trainé par un cygne avec une chaîne d'or, et délivra la belle comtesse de Clèves, en tuant le gigantesque et arrogant vassal qui voulait la forcer à l'épouser. Si l'on adopte une autre version de la légende, contre-partie de l'histoire de la Sirène mariée à un chevalier qui ne devait jamais la voir à sa toilette sous peine de la perdre pour jamais, le chevalier inconnu, arrivant un beau matin avec le cygne, se fit aimer de la châtelaine de Clèves, solitaire en son castel, et l'épousa.

La jeune épouse était prévenue, elle aussi; elle ne devait jamais chercher à soulever le voile mystérieux qui enveloppait le beau chevalier du Cygne.

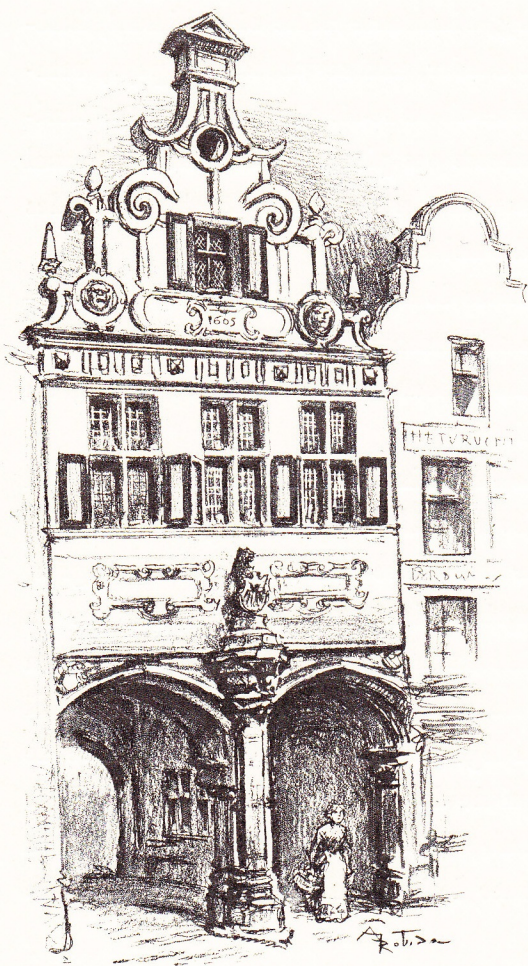
Mais après dix ans d'union heureuse, plusieurs fils étant nés, la comtesse, trop curieuse, déclara que le moment était venu pour son mari de lui révéler son nom, son origine et son pays. Hélas! contraint par la fatalité, Lohengrin, pour toute réponse, sonna du cor, le cygne reparut traînant la barque; Lohengrin, désespéré, embrassa une dernière fois la comtesse, monta dans l'esquif et disparut comme il était venu.

Voici la Hollande et le terme prochain de la course du Rhin. Ce n'est pas encore la mer, mais bientôt ce ne sera presque plus la terre, cette plaine basse où l'eau circule partout, et couvrirait tout, si l'homme n'était

là pour pomper sans trêve, comme sur un navire qui sombre, pour combattre sans répit l'élément destructeur, élever des digues, planter des pieux, tresser des clayonnages.

Le Rhin, à peine arrivé sur ce sol spongieux, s'étale, s'attarde, se perd, s'engage en tournant dans certains plis de terrain, puis revient et passe d'un autre côté. D'un seul fleuve énorme et indécis, s'écoulant ainsi en diverses directions, l'homme va en faire quatre.

Le Rhin a perdu son nom, il se divise en deux branches : celle du sud, appelée le Waal, s'en va par Nimègue vers Dordrecht, en se confondant près de là, dans les terres basses coupées de mille canaux, avec la Meuse, tandis que la branche du nord,



NIMÈGUE. — PASSAGE DEVANT LA GRANDE ÉGLISE

passant devant Arnheim, se dirige vers Rotterdam, après avoir détaché un autre rameau, l'*Ijssel*, qui monte au Zuiderzée.

Mais ces deux branches se ramifient et se subdivisent encore ; la branche du nord s'appelle d'abord le Nider Ryjn, puis le Lek ; elle envoie à droite et à gauche d'autres bras qui se nomment le Rhin tordu, la Vieille coulée, la Coulée de la Potence. Les eaux vagabondent, changent de lit, se confondent, elles s'égarent et se perdent, se déversent dans des canaux. Com-

ment s'y reconnaître? Depuis des siècles il en est ainsi, et les coups de mer et les raz de marée, submergeant d'énormes étendues des terres bataves, ont contribué à bouleverser le cours du grand fleuve. On voit cette chose étrange, la Meuse rencontrer le Rhin, se confondre avec lui, puis se retrouver de l'autre côté, fleuve comme avant, et poursuivre sa route, sous le nom de Meuse encore.

A travers les terres basses le fleuve roule ses eaux limoneuses, chargées de bateaux, avec des voiles blanches au soleil, des vapeurs, des chalands, des barques hollandaises ventruës, l'arrière peinturluré de jaune clair, de cinabre ou de vermillon, avec de grosses cabines fleuries et deux ailerons sur les flancs comme des nageoires de gros poissons; et des trains de bois descendent lentement aussi, ces trains de sapins qu'on a vus se former dans la Forêt-Noire.

Nimègue apparaît pittoresquement étagé dans la verdure sur la dernière colline que reflétera le fleuve.

Nimègue, vieux nom, belle vieille cité aussi qui peut s'enorgueillir d'un palais de Charlemagne dont les restes, en haut de la colline, dominent le large courant du fleuve. Déjà un changement se fait sentir, la ville est d'aspect flamand-hollandais; elle groupe fort agréablement le long du Rhin, sur les pentes de cette colline, dans les rues montant vers la grande église, ses maisons à vieilles façades où la brique se montre plus souvent, ses pignons à redans aux découpures pittoresques.

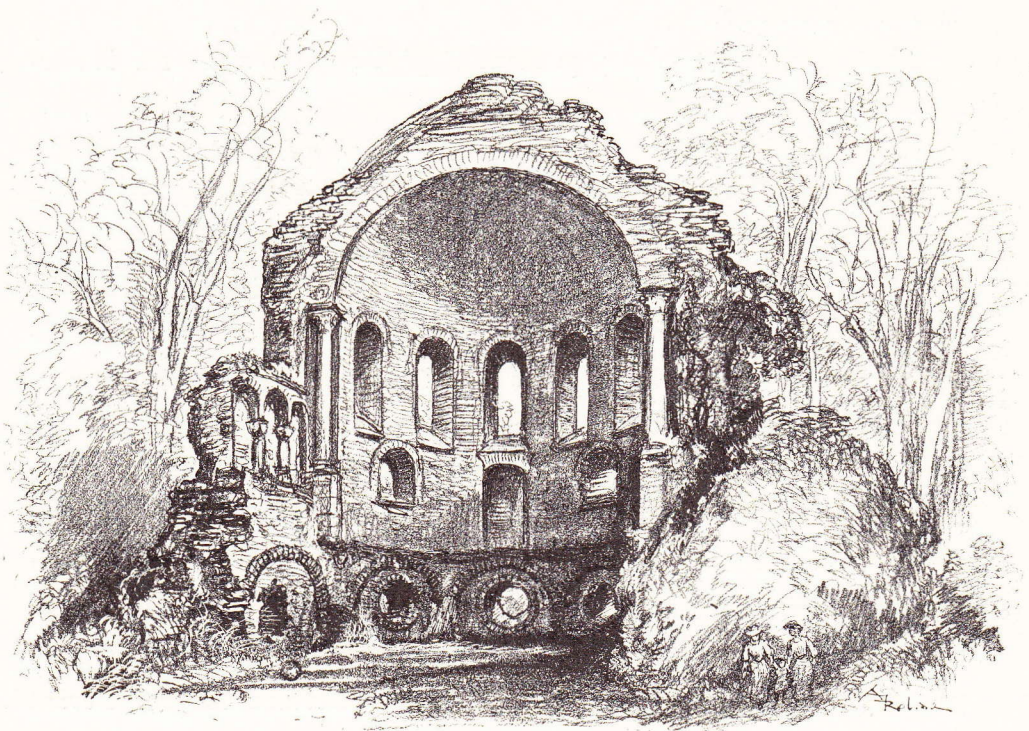
Cette grande église, ou Saint-Étienne, sans beautés particulières, ne fait pas mal pourtant, avec ses hautes murailles écorchées et rongées, ses pierres usées, effritées, noircies par l'âge, et d'ailleurs passées au goudron à la base. Sous une grosse tour massive, couronnée d'un bizarre campanile à plusieurs étages en retrait, s'ouvre un vieux porche bien curieux, en gothique du ^{xv}^e siècle, aux sculptures presque entièrement rongées. Devant ce porche se voit, parmi d'autres architectures intéressantes, un grand édifice gothique, anciennes Écoles ecclésiastiques, qui possède encore au rez-de-chaussée de beaux volets cloutés et ferrés, ajourés chacun de huit petites roses.

Parmi les façades aux jolies lignes de la place, il y a celle du *Kerk-*

boog, passage voûté surmonté d'une maison de la Renaissance datée de 1605, façade très décorée, portant sur une double arcade, avec un pignon aux volutes compliquées, qui se relie à d'autres pignons devant le bâtiment du *Corps de garde*, ancien *Poids public*, façade de briques et pignon de même genre.

L'hôtel de ville, dans la *Groolestraat* ou Grande rue, date aussi de la Renaissance. C'est dans sa salle du premier étage que furent signés les célèbres traités de 1679 entre la France, la Hollande, l'Espagne et l'Empire, qui mettaient fin à la première période des guerres de Louis XIV, la période des victoires de Turenne et de Condé.

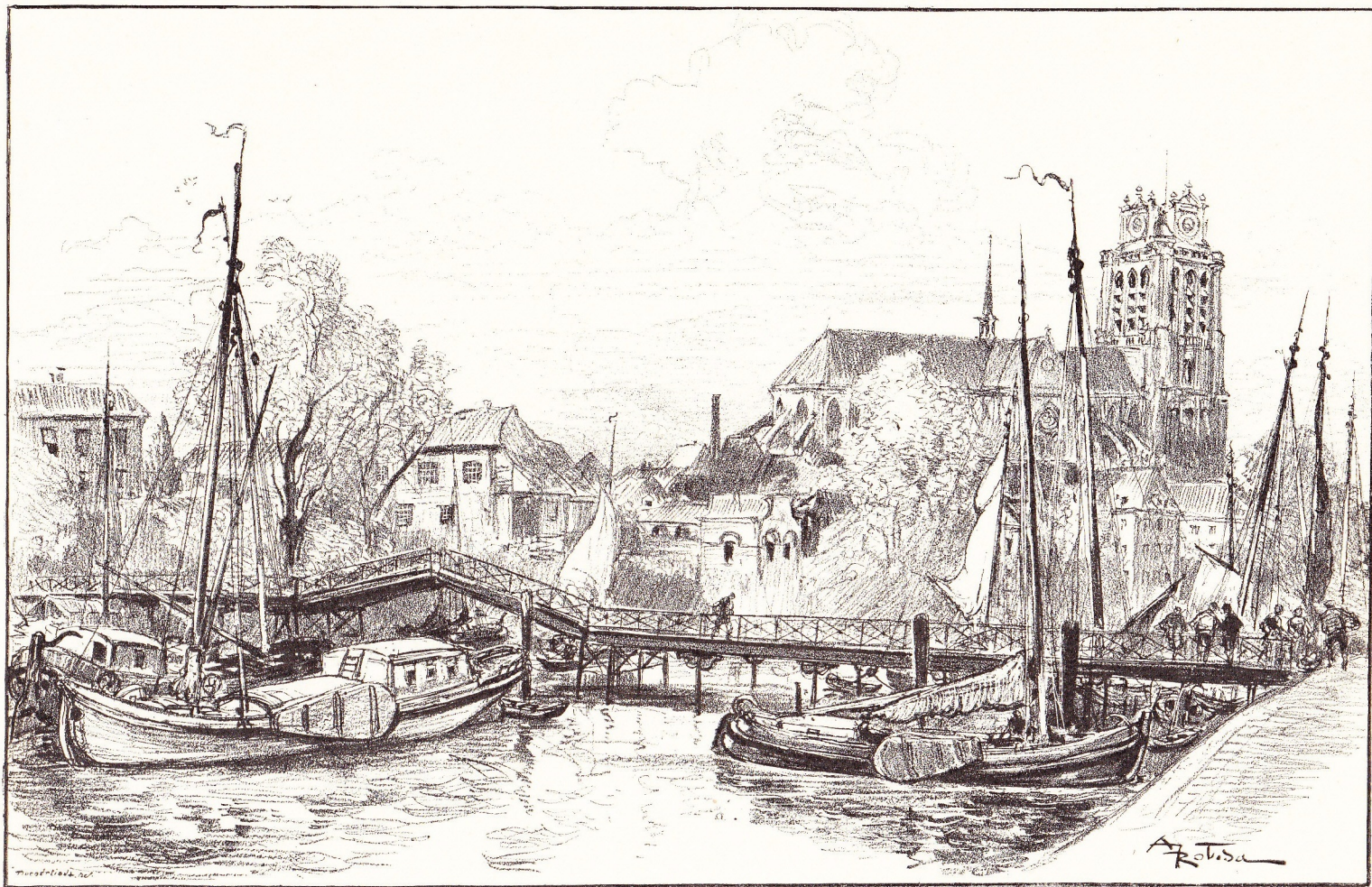
L'ensemble de la ville est ainsi amusant à détailler, tout en gagnant par les petites rues la colline sur laquelle sommeillent, enveloppés dans un



NIMÈGUE. — LE WALKENHOF, RUINES DE LA CHAPELLE DU PALAIS

manteau de verdure, à l'abri de grands beaux arbres, les restes du Palais de l'empereur Charles.

C'était, avec Aix-la-Chapelle, une de ses résidences préférées. Ces grands



DORDRECHT

arbres sont les arrière-petits-fils de ceux qui ombrageaient Charlemagne en ses jardins, devenus promenade publique. Le Palais-Forteresse, pendant



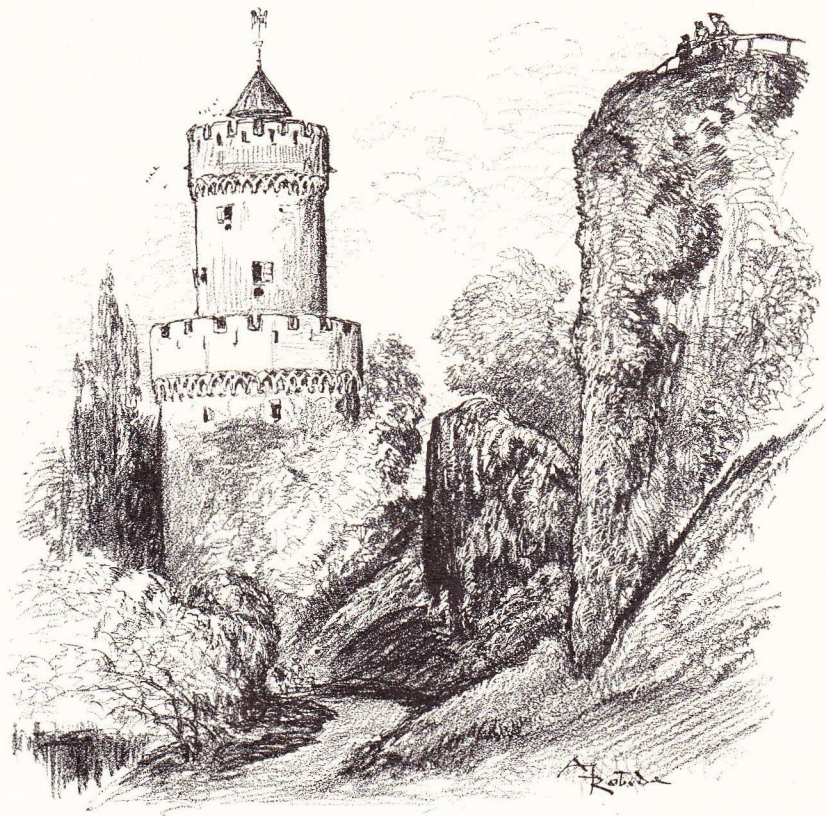
NIMÈGUE. — LE BAPTISTÈRE AU WALKENHOF

sa longue existence, avec tous les princes qui passèrent dans ses murs, avait eu bien des jours de splendeur ; il avait subi bien des transformations.

Un tableau de van Goyen, au musée d'Amsterdam, le montre d'aspect à peu près semblable aux burgs du Rhin, très considérable et surtout admirablement pittoresque au-dessus des remparts de la ville baignés par le fleuve, au-dessus de moulins et d'une tour-grue comme il y en avait tout le long du Rhin, à chaque port.

Il devait périr en 1794. Les armées républicaines traitèrent Charlemagne en vieux ci-devant et détruisirent le Walkenhof. Sur la colline glo-

rieuse il n'en subsiste que des débris, majestueux encore et d'un effet très poétique, deux belles ruines qui se font vis-à-vis. Par-dessus quelques tas de décombres ensevelis sous les lierres et les buissons, une belle abside ronde se montre, complètement isolée et ouverte au milieu des grands



RESTES DES REMPARTS DE NIMÈGUE AU KRONENBURGER-PARK

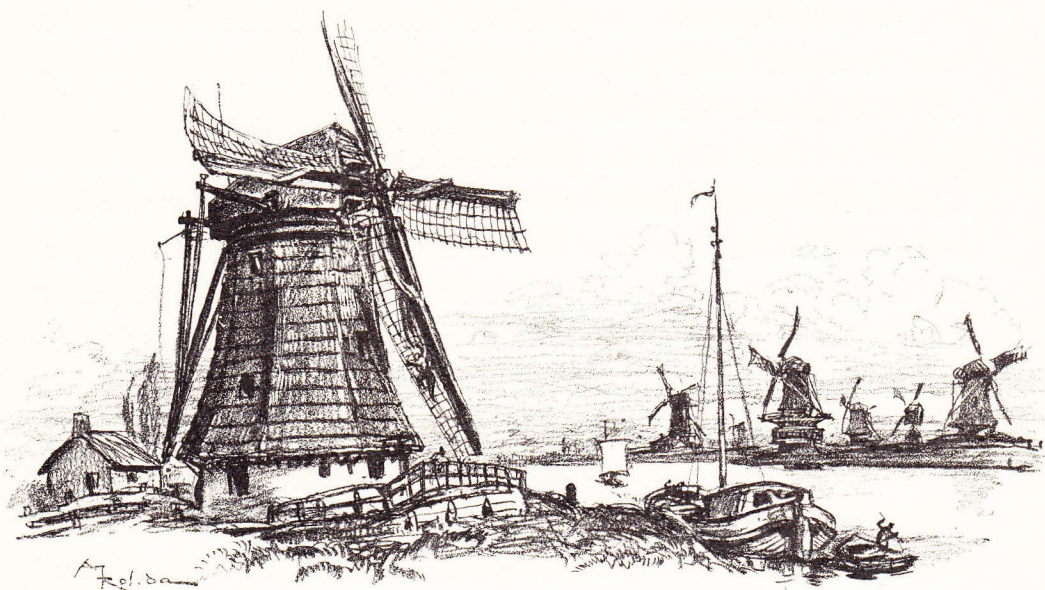
arbres, coupée très net au ras de deux grandes colonnes corinthiennes, rapportées sans doute, suivant l'habitude, de quelque temple d'Italie, — abside voûtée en coupole, où cinq hautes fenêtres béantes laissent passer une lumière verte

En face de cette tranche d'édifice, qui était la chapelle du Palais, l'autre ruine, un peu moins maltraitée, est une construction polygonale percée de deux étages d'arcatures gothiques différentes de forme, et terminée par un étage en retrait, également gothique par ses ouvertures. En dépit de toutes ces fenêtres ogivales, ce serait, paraît-il, un baptistère de l'époque

carlovingienne, tout simplement le baptistère où Charlemagne faisait donner le baptême aux chefs saxons après leur soumission.

Outre ces débris auxquels s'attachent d'aussi grands souvenirs, il y a bien d'autres vieilles murailles pittoresques encore à Nimègue, et d'autres souvenirs moins chargés de siècles, des restes de remparts par exemple, surtout un coin charmant, au *Kronenburger-Park*, un fond de fossé envahi par la végétation, avec de grands arbres, des murs escaladés par les lierres, par-dessus lesquels se dresse une grosse tour surmontée d'une seconde plus étroite, à créneaux et faux machicoulis décorés d'ogives entre-croisées.

Après Nimègue, le Waal, c'est-à-dire une moitié du Rhin, sous les forts de Løwenstein, a reçu la Meuse, et il a perdu son nom pour prendre celui de l'ambitieuse rivière, et c'est comme Meuse qu'il s'en va bénévolement porter ses innombrables bateaux et ses trains de bois à la cité de



LES MOULINS

Dordrecht, où tant de grands moulins tournent, pour se répandre dans ses canaux et refléter les architectures de briques sombres.

Sous ce pseudonyme de Meuse, c'est toujours le Rhin qui remplit tous ces canaux innombrables, canaux de campagne circulant dans les prairies sous l'œil rêveur des vaches, devant les grands moulins, canaux de ville serrés entre de hautes maisons rouges qui se pressent, se tassent, se haussent, se rapprochent parfois pour former comme des corridors, où de grosses barques se glissent pourtant, raclant le bas des façades et manquant d'éborgner, avec leurs vergues, les centaines de fenêtres encadrées de bois peint.

Que de bateaux ! Il y en a autant ou plus que de maisons ; bateaux et barques de toutes tailles, cela s'entasse et cela grouille dans des canaux un peu plus larges, formant ports ; il en stationne partout, il en arrive se dodelinant lourdement sur leurs panses rebondies, qui viennent se perdre dans la masse, tandis que par-dessus les façades, des fumées de vapeurs montent dans le ciel.

Barques, canaux, petits ponts coupant les canaux, pieux, estacades, pilotis, bouquets d'arbres qui semblent poussés dans l'eau, au bas des maisons, puis des quais avec des lignes d'arbres, un peu d'espace et, le long du quai, de grandes barques bizarres, semblables à des arches, et portant des installations de planches et de bâches, sous lesquelles déboulent des tas de choux et autres légumes.

C'est un marché. Par les passerelles, des maraîchers débarquent ces légumes et les portent aux marchandes groupées sous les arbres avec leurs paniers entourés de ménagères. C'est un tableau de Metz ou de Berck Heyde. Il n'y a de changé que les costumes ; les vieilles maisons rouges ont vu ces spectacles se répéter quotidiennement depuis des siècles, toujours pareils. Plus loin, c'est un bateau qui débite du charbon, ou qui apporte un chargement de fleurs

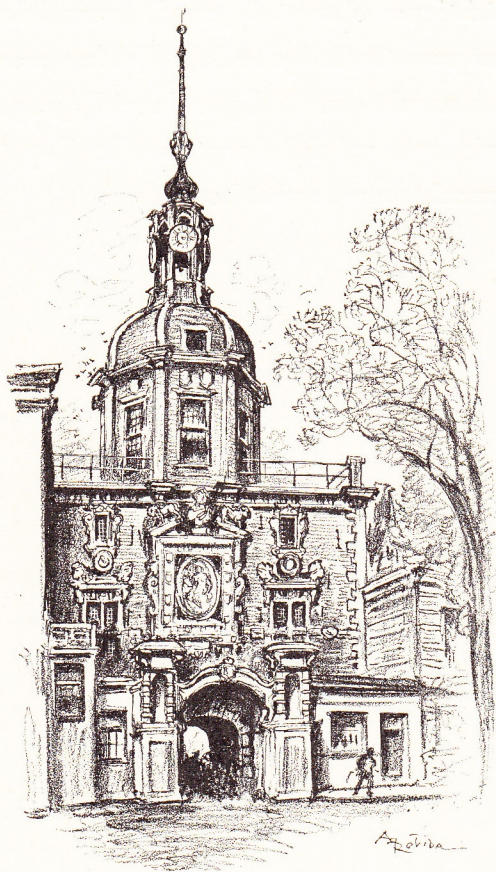
Un vaste espace irrégulier maintenant, bordé de maisons hautes ou basses, serrées ou prenant leurs aises, et de toutes les couleurs ; parmi les barques aux panses rebondies, une passerelle basse traverse d'un quai à l'autre, et par-dessus les maisons, les voiles et les mâtures, une église élève sa lourde nef et sa grosse tour, surmontée, en guise de flèche, de quatre immenses cadrans sur sa plate-forme

C'est la *Groote-Kerke*, la Grande Église, point belle, certes, mais jolie

de couleur dans le bleu lavé du ciel et dans la verdure des grands arbres qui l'encadrent, et pittoresque par sa masse comme dominante de ce tableau mouvementé.

Noté parmi bien d'autres deux aspects aussi pittoresques : l'un très animé, très vivant, point central du mouvement de Dordrecht en même temps qu'ouverture sur les larges horizons ; l'autre contrastant par son calme et sa fraîcheur avec les canaux urbains, aux vieilles maisons patinées fleurant un parfum étrange, où s'amalgament le goudron, les épices et la moisissure.

Le coin de fraîcheur, c'est un petit canal où sommeillent au soleil, sous des masses de verdure, penchées sur l'eau, des barques de toutes formes, aux carènes vivement colorées, tandis qu'un grand moulin se hausse par-dessus les arbres et tourne doucement avec un petit bruit régulier et berceur. Il y en a quelques-uns, à Dordrecht, de ces moulins de

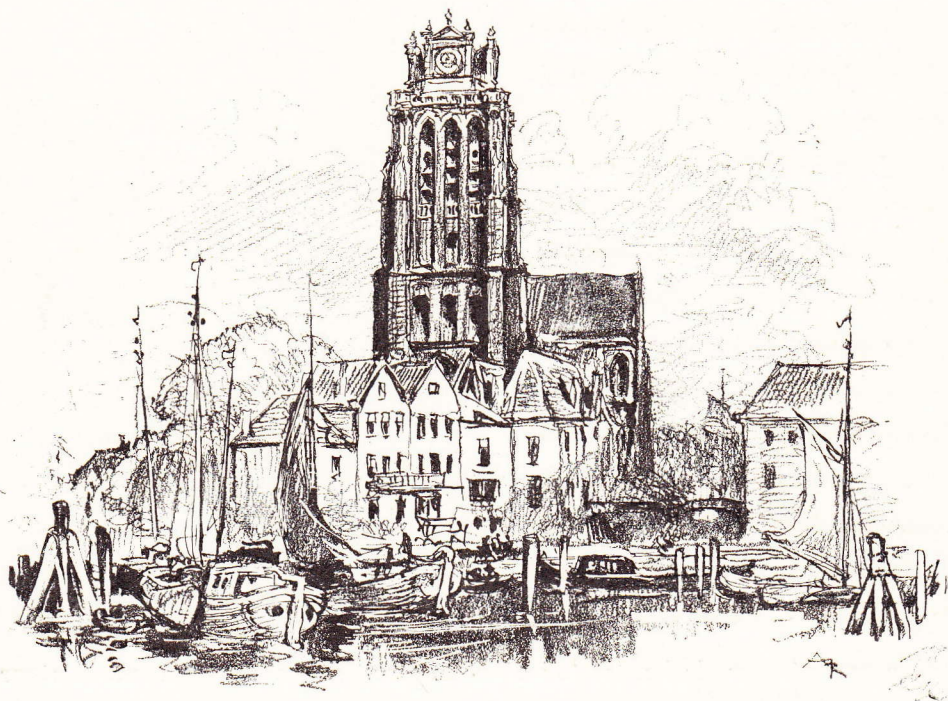


DORDRECHT. — LA GROOT HOOFDPOORT

ville perchés sur de hautes tours de briques, et ceinturés à mi-hauteur d'une large plate-forme à balcon de bois, les grandes ailes tournant très haut parmi les fumées et les nuages bas.

Le coin mouvementé, c'est le grand quai de la Meuse sur lequel on débouche par un passage étroit et sombre, une ancienne porte de la ville, la *Groot Hoofdpoort*, édifice du ^{xvii}^e siècle, très surchargé de sculptures, bas-reliefs, encadrements de fenêtres, niches, médaillons, et surmonté d'une coupole et d'un campanile.

Un immense pont de fer à quatre travées traverse le Rhin, — non ! la Meuse, puisque Meuse il y a —. Les bateaux à vapeur fument ; le fleuve, chargé de barques et de voiliers, de remorqueurs traînant de lourdes gabarres, ondule tortueusement dans les horizons plats, parmi des paysages caractéristiques, devant de grands beaux arbres parfois, ou des moulins gigantesques, tandis qu'au loin d'autres moulins se dessinent plus petits puis minuscules sur la ligne du ciel, jusqu'à devenir d'imperceptibles traits gris, sous un ciel chargé, roulant de petites fumées de navires et de gros cumulus que le vent bouscule



DORDRECHT. — LA GRANDE ÉGLISE

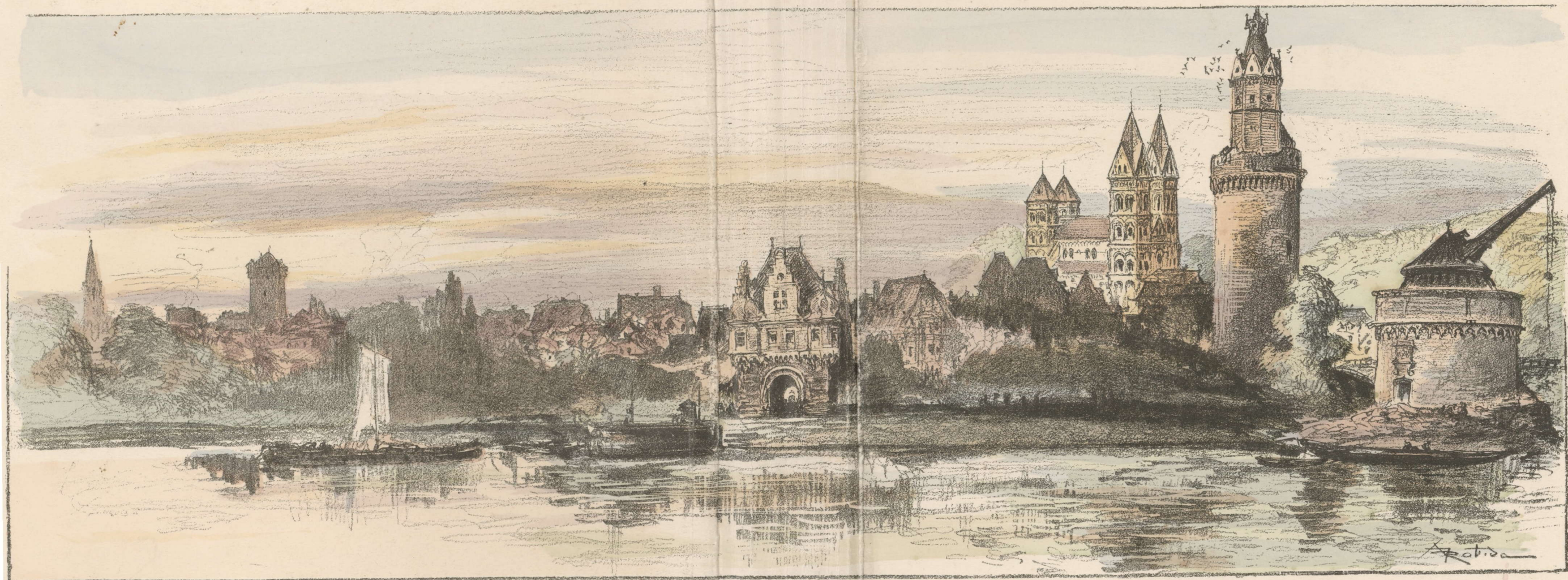
A. Robida

Les
Vieilles Villes
du
Rhin

A. Robida

Les Vieilles Villes du Rhin

A travers la Suisse, l'Alsace, l'Allemagne & la Hollande



Dorbon Aîné
Paris

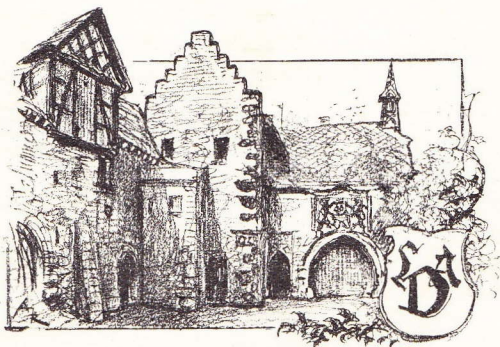
Dorbon Aîné
53^{ter} Quai des Grands-Augustins
Paris

A. ROBIDA

LES

VIEILLES VILLES DU RHIN

*A TRAVERS LA SUISSE, L'ALSACE, L'ALLEMAGNE
ET LA HOLLANDE*



LIBRAIRIE DORBON AINÉ

53 ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

PARIS